

Robert Tirvaudey

Le *Criton* de Platon



Introduction

Le *Criton* est un dialogue « socratique » c'est-à-dire un écrit de jeunesse et de maturité de Platon (vers 390 av. J.-C.). La singularité de ces dialogues (*Apologie de Socrate*, *Phédon*) est que Socrate joue le rôle principal, et la question en jeu est le plus souvent d'ordre moral. Ici contrairement à d'autres dialogues, le problème débouche dans une solution-résolution et non pas dans une aporie. Si dans la plupart des autres discussions, Socrate fait l'aveu feint d'ignorer en mettant en avant une dialectique infernale qui broie ses contradicteurs, en détruisant tout ce qui s'édifie sur le don des opinions, dans le *Criton* Socrate est face à face avec lui-même même si son ami d'enfance, Criton, partage avec lui les derniers instants. Ce dialogue est particulièrement émouvant puisque Socrate persévère à (se) demander ce qu'est réellement le devoir, ce qu'il en est authentiquement d'un acte juste. Alors même qu'il est confronté à l'imminence de sa mort. Et pourtant, le texte est rempli

de sérénité et de sagesse. Socrate n'est pas cet homme enclin à l'atermoisement, de céder à la panique, à connaître les affres de l'angoisse de la mort. Ce qui ne tient pas à son trait de personnalité, mais à l'entreprise philosophique « d'apprendre à mourir ». Le *Criton* avec le *Phédon* propose comme l'écrira si bellement A. Koyré, « l'image radieuse du philosophe assassiné ». (*Introduction à la lecture de Platon*, Paris, Gallimard, 1962, p. 15). Socrate dégage pour le vivre une sagesse, un enseignement non doctrinal. C'est une leçon de morale certes, mais qui n'est pas à comprendre sous la forme d'une exposition de valeurs éthiques, d'un traité. Il est bien proposer une méthode, non celle que nous connaissons bien, celle qui procède par questions et réponses, qui repose sur l'usage des définitions précises des concepts employés lors des discussions, et souvent l'impossibilité de s'arrêter à une position définitive pour s'achever par une réponse négative mais dont la valeur est inestimable. Plus qu'une leçon de morale c'est une leçon de vie, un art de bien vivre, à mieux vivre qu'il engage. Cependant, dans le présent dialogue ce n'est pas la méthode dialectique qui forge son armature, mais le sens de la vie philosophique. C'est pourquoi, à bien des égards, on peut le considérer comme un modèle d'une sagesse à toute épreuve, même et surtout si Socrate ne s'exhibe pas comme tel. Ce qui ne serait pas faire preuve de sagesse ! Il est un dialogue non tant parce que Socrate s'entretient avec

Criton, mais en un sens plus profond parce que Socrate se parle à lui-même. Le dialogue est ainsi celui de « l'âme avec elle-même », c'est-à-dire pensée intérieure, la forme suprême de la pensée philosophique. On assiste ici à une conversation heuristique qui opère une conversion libératrice. L'examen de la question de ce qui est juste et plus précisément s'il est juste d'échapper à une sanction (injuste) lui procure une authentique catharsis qui est à la fois ce qui possibilise le dialogue intérieur et extérieur et la finalité qui consiste à se délivrer des chaînes de l'opinion, de l'erreur et de l'oubli. On retrouve dans le *Criton*, toute l'excellence littéraire du dialogue platonicien : le génie de l'écriture, la richesse et la variété du langage, la beauté des descriptions, la puissance de son talent inventif. Avec le *Phédon* et le *Phèdre*, on retrouve l'admirable composition dramatique où deux interlocuteurs devant nous s'entrechoquent et où se heurtent les idées et les personnages qui les portent. Ce n'est pas seulement un texte à décrypter, à déchiffrer qu'une pièce à jouer. Faut-il rappeler qu'au temps de Cicéron, les intellectuels faisaient jouer les dialogues de Platon. La forme de ce dialogue est plus proche de la tragédie grecque que du drame ou de la comédie. Le lecteur-auditeur-spectateur a assurément un rôle à tenir. Il n'est pas le pur réceptacle de ce qui se dit, se voit ; il doit collaborer à la mise en mots, à la mise en scène pour remonter à ce qui est visé, à ce qui est dit en

filigrane. Il ne doit pas simplement en saisir le sens, il doit se l'approprier, le faire sien et non uniquement en tirer des enseignements. Socrate n'est pas le porte-parole de Platon comme on le dit habituellement, c'est tout Socrate qui apparaît et transpire à travers la forme entière de l'œuvre en son intégralité. Ce qui nous interdit d'en retenir des sentences, des formules, des points doctrinaux, des citations ou encore des références. Ce qui est vrai aussi pour les œuvres de vieillesse de Platon dans lesquelles intervient le visage de Socrate. Par contraste avec les dialogues de Descartes, de Malebranche, de Berkeley, de Giordano Bruno, de Schelling, le dialogue socratique est une tragédie. Une tragédie pas simplement parce qu'il en va de la vie du Sage, mais en raison du conflit interne qui meut la pensée socratique. Car il est fait l'économie des artifices d'exposition, que le personnage central parle pour le lecteur, les *dramatis personae*, des acteurs protagonistes de l'œuvre dialoguée ont une véritable épaisseur, une psychologie. Criton n'est pas un repoussoir comme le sera Hylas face à Philonous dans le dialogue berkeleyen qui roule sur un pseudo dialogue proche du drame médiéval entre le *Magister* et le *discipulus*. Socrate et Criton ne sont pas des comédiens qui joueraient une pièce déjà écrite comme dans les pièces de Shakespeare dont le protagoniste est la Parole du maître. Ici, le propre du *Criton* est dans la conclusion non aporétique, conclusion non seulement formulée

mais surtout existée : l'impossibilité de fuir le devoir, acceptation pleine et entière de la condamnation, la nécessité de l'obéissance non aveugle, mais réfléchie, l'exercice de la sagesse. S'il y a un enseignement, il n'est pas de l'ordre de celui de *La République* dans lequel dialogue Socrate enseigne à proprement parler une doctrine en sa positivité. L'ex-position de la posture éthique de Socrate donne ici à voir ce qu'exister philosophiquement signifie. Platon ne choisit donc pas la facilité en usant par exemple d'une exposition linéaire de ses prises de position philosophiques. Nous n'avons plus affaire à un enseignement ésotérique, mais ex-sotérique. C'est que la sagesse ne s'apprend pas dans des manuels, dans des traités de morale, dans des livres, elle ne s'impose pas à l'âme de l'extérieur, c'est dans le mouvement existentiel, dans et par le travail sur soi que la vraie philosophie s'ouvre. Les répliques faites par Socrate aux suggestions de Criton l'inventent, l'exhortent, la dévoilent selon le chemin maïeutique. C'est bien pourquoi ce dialogue exige un effort personnel de la part du lecteur-auditeur-spectateur. Car la sagesse est avant tout une épreuve de soi, sur soi, pour soi, en soi.

Le *Criton* est peut-être le moins « écrit » des dialogues de Platon, celui qui restitue autant que faire ce peu l'oralité spécifique au dialogue dialectique en ne mettant en scène que deux protagonistes, celui qui échappe le plus aux vices propres à l'écriture tel que le *Phèdre* les relève. Car la pensée grecque est avant tout

une culture de la parole, de la raison (*Logos* disant les deux en un), il faut ainsi conserver le flux de l'oralité, la proximité des interlocuteurs. Ce n'est donc pas un traité de morale, ce qui était inconcevable pour les Grecs parce que contradictoire : en matière éthique les problématiques sont toujours ancrées dans des situations singulières, la morale est irréductible à un exposé discursif. Sur les questions morales, Socrate s'adresse à des interlocuteurs : Hippias, Charmide, Euthyphron et jamais au « grand public », à l'exception du *Criton*.